Ami du Clergé, du 3 mars 1949

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XVI. *Dimanche de la Passion :* Bienheureux les pauvres en esprit ! 65.

Carême. — L'Institution divine de l'Eglise : IV. L'institution de l'Eglise. 66 ; — V. L'Eglise en marche, 68.

A l'école des Saints. — *S. Grégoire le Grand* (12 mars) : Pape, Confesseur et Docteur, 69.

Brèves conférences sur l'Histoire de l'Eglise. — LVII. Les successeurs de Théodose, 71.

Quatre plans de sermons sur l'Enfer. — I. L'existence d'un enfer éternel, 72.

DOMINICALES LITURGIQUES

XVI

Dimanche de la Passion

BIENHEUREUX LES PAUVRES EN ESPRIT

Mes frères,

Prions pour Notre Saint-Père le pape Pie XII.

Daigne le Seigneur lui conserver la vie, la vigueur de l'esprit et du corps, le rendre heureux sur la terre et le protéger de la fureur de ses ennemis !

Toute la Sainte Eglise catholique adresse à son Chef invisible, N.-S. Jésus-Christ, cette ardente et filiale prière pour son Chef visible, le Souverain Pontife, qui représente et personnifie le Bon Pasteur.

Le 2 avril 1899 qui était le saint jour de Pâques, Eugène Pacelli recevait à Rome le sacrement de l'Ordre. Le 3 avril 1899, le nouveau prêtre célébrait sa Première Messe en la basilique de Sainte-Marie-Majeure. Cinquante ans de messes, de labeur et de dévouement à l'Eglise et aux âmes ! Rendons grâces à Dieu !

Souverain Pontife, il est « le doux Christ de la terre ». Il est « avec l'Hostie, le voile tissé par l'Amour infini pour tempérer la présence de Jésus-Christ dans le monde ».

C'est le Cœur de Jésus qui nous parle par sa bouche, qui attire l'attention des fidèles sur « l'impiété incroyable des hommes pervers », demande aux prêtres, aujourd'hui même, une messe votive en réparation des crimes suscités par la haine de Dieu, et insiste sur la nécessité de mettre Dieu à la base de toute vie morale, Dieu qui a donné son Sang pour nous sauver.

C'est le Cœur de Jésus qui parle de même par la bouche des évêques et des prêtres unis au Siège de Pierre, au Saint-Siège apostolique.

Cœur sacerdotal de Jésus, sanctifiez vos prêtres ! Multipliez vos prêtres ! Agissez, agissez par vos prêtres !

Demandons ces grâces par la sainte Liturgie, en ce jour où débute la grande quinzaine de la Passion qui veut identifier nos âmes aux sentiments du divin Crucifié.

I. — « *Opus justitiæ pax* »

« Rendez-moi justice, ô Dieu, supplie l'*Introït*. Séparez ma cause de celle du peuple impie. Vous êtes mon Dieu et ma force. » Tous les jours, le saint sacrifice débute par ce psaume *Judica me*. La messe est, en effet, l'œuvre de justice par excellence ; elle perpétue l'œuvre de justice de la Rédemption, cette justice sans laquelle il ne peut y avoir la paix. S. S. Pie XII développe magistralement cette pensée (qui est la devise de son pontificat) dans son Exhortation apostolique du 11 février 1949 : « Otez le respect envers le Législateur suprême et le Juge divin, le bien et le mal sont de pures paroles ; la loi morale est anéantie ; la passion avide ose et accomplit toute insolence ; les hommes dont l'unique divertissement est de jouir des plaisirs et d'exercer leur fureur se précipitent comme des bêtes dans des tueries mutuelles... Efforçons-nous donc d'honorer Dieu présent et aimant dans le palais d'une conscience pure... » Or, c'est le Christ qui purifie notre conscience des œuvres de mort pour servir le Dieu de vie *(Epître)*.

« Puissante est la prière de l'innocent ou du pénitent, dit encore Pie XII, quand elle s'enracine dans la confiance et s'accompagne de bonnes œuvres. Mais il n'est point d'acte d'hommage et de culte qui ne cède au Sacrifice eucharistique. » Le Père céleste et éternel est apaisé par le Sang précieux de l'Agneau innocent, dont la voix est plus puissante que celle de l'innocent Abel et de tous les justes. Le Fils de Dieu lui-même offre son Sang pour nous, auteur de notre paix et de notre réconciliation.

Si donc l'athéisme et la haine de Dieu constituent une faute monstrueuse qui souille notre siècle et lui fait justement craindre d'épouvantables châtiments, le Sang du Christ, contenu dans le calice de la Nouvelle Alliance, est un bain purifiant grâce auquel nous pouvons effacer ce crime exécrable, et, après avoir demandé le pardon des coupables, en faire disparaître les conséquences et préparer à l'Eglise un triomphe magnifique. »

II. — « *Ecce lignum crucis* »

Dans ces conditions, bien que les images des saints et la croix elle-même soient obligatoirement voilées en signe de deuil, il est juste et digne d'orienter vos yeux et vos âmes vers le Calvaire. N.-S. y a porté sur ses épaules et dans son Cœur le poids de tous les forfaits des hommes et c'est son offrande qui lave, dans un flot de sang, tous les péchés du monde.

« Voici le bois de la croix, sur lequel a été exposé le Salut du monde. Venez, offrons-lui nos adorations », chante l'Eglise le Vendredi Saint. Et pieusement, prêtre et fidèles, viennent se prosterner et baiser les plaies sacrées du Rédempteur.

Mais le prix de ce triomphe a été l'immolation, le don de tout lui-même. « Il s'est anéanti, enseigne S. Paul (Phil., II, 8), il s'est vidé de lui-même (suivant le texte original, et ce mot est d'une formidable valeur), se faisant obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. » Ce dépouillement total, ce dénuement dont la crèche de Noël était seulement l'annonce et le prélude, voilà l'enseignement de la croix. Làbas, dans la nuit bienheureuse, les anges avaient chanté et le ciel s'était illuminé. Ici, dans la nuit qui couvre la terre, seul, abandonné, sauf de quelques intimes, le divin Obéissant, le divin Pauvre, expie tous les péchés de l'orgueil et de la jouissance. *O Crux, ave, spes unica...*

III. — « *Unde et memores...* »

C'est pourquoi nous, vos serviteurs, votre peuple saint, nous nous souvenons de la bienheureuse Passion de ce même Christ Notre-Seigneur et aussi de sa Résurrection des enfers et de sa glorieuse Ascension, et nous offrons à votre Majesté l'Hostie pure, l'Hostie sainte, l'Hostie immaculée, le pain sacré de la vie éternelle et le calice de l'éternel salut.

1° Peuple saint ! Où en sommes-nous, m. f., de la sainteté requise pour un si grand Sacrifice, pour la communion au Dieu très saint ? Bien certainement il ne refuse pas les pécheurs ; il est venu les appeler à la pénitence, à la conversion et à la vie. Encore faut-il que les pécheurs se reconnaissent pécheurs.

Pie XII déclarait récemment : « Peut-être que le plus grand péché dans le monde d'aujourd'hui, c'est que les hommes ont commencé à perdre le sens du péché. » Ils ne distinguent plus le mal du bien ; du moins, ils essaient de faire taire la voix de leur conscience.

Dans une maison bien ordonnée les comptes sont en ordre, les livres bien tenus. Sinon, on va, on court à la faillite. Vos intérêts spirituels, votre avenir éternel ne méritent-ils pas ce sérieux examen de conscience préalable à la confession que réclame impérieusement de vous l'Eglise ?

A combien de chrétiens s'appliquent les paroles du Seigneur à l'ange (l'évêque) de l'Eglise de Sardes ! (Apoc., III, 2-4). « Tu as la réputation d'être vivant, mais tu es mort. Sois vigilant et affermis le reste qui allait mourir... Si tu ne veilles pas, je viendrai à toi comme un voleur, sans que tu aies su à quelle heure je viendrai à toi... »

2° Mais je ne fais de mal à personne ! Je suis bon époux, bon père, travailleur et honnête ! — C'est fort possible, encore que, si vous faites un examen approfondi de votre vie, vous risquiez fort de découvrir dans les coins quelques poussières jamais remuées. Mais envisageons nos rapports avec Dieu sous un autre jour.

Face à la croix, à Jésus dépouillé de tout, obéissant jusqu'à la mort, mis au rang des criminels... pour nous, oserons-nous nous glorifier encore de nos vertus, de notre vie parfaite ?

Ce que nous demande, suppliant, le Grand Pauvre du Calvaire, c'est l'aveu de notre pauvreté, de notre dénuement spirituel, de l'absence de tout bien venant de nous. Ayez en vous les sentiments du Christ Jésus qui, étant Dieu, s'est anéanti, s'est humilié.

Faites un acte d'humilité : Seigneur, je l'avoue, je ne suis pas riche en biens spirituels. Le peu que j'ai vient de vous et je n'ai pas fait fructifier le don reçu. Ma vie est-elle orientée vers votre plaisir ou vers le mien ? vers le dévouement à mes frères ou vers moi seul ? Suis-je le publicain qui se frappe la poitrine ou le pharisien qui se glorifie ? Ah ! que mes lèvres ne cherchent pas à excuser mes péchés !

3° Pauvre, bien pauvre je me reconnaîtrai si je lis posément le divin Evangile. Suis-je le froment lourd de bonnes œuvres ou la paille digne du feu ? (Luc, III, 17).

Ai-je enfin compris que, pour Dieu, la grandeur est d'être petit ? (Luc, IX, 48), qu'il ne suffit pas de nettoyer le dehors de la coupe et du plat ? (Mat., XXIII, 26), que la justice, la miséricorde, la bonne foi sont les points les plus graves de la Loi, mais qu'il ne faut pas omettre les autres ? que les choses mauvaises qui souillent l'homme sortent du dedans, du cœur de l'homme (Marc, VII, 23), qu'il est préférable de se priver d'un membre ou d'un œil plutôt que de commettre un péché (Marc, IX, 42-47), etc...

On exigera beaucoup de celui à qui l'on a beaucoup donné (Luc, XII, 48). Suis-je de ceux qui portent la croix et suivent le Maître, qui renoncent à tout ce qu'ils possèdent ? condition indispensable pour être chrétien. Ai-je pensé à être réellement le sel de la terre et la lumière du monde ? à aimer mon prochain, mes ennemis (Mat., V, 13, 44), à prier Dieu comme un enfant son père (VII, 7), à faire l'aumône (V, 1-4) ? Que de lumières dans le saint Evangile ! Chaque ligne est une étoile.

4° Pauvre, je dois être, à l'exemple de mon Dieu, détaché des richesses qui périssent, le cœur et la main ouverts à toute misère, donnant le superflu d'abord et plus encore... car l'homme est riche, aux yeux de Dieu, seulement de ce qu'il a donné. Le Père qui voit dans le secret, me le rendra (Mat., VI, 4). Mais, « malheur à vous, riches, car vous avez votre consolation ! (Luc, VI, 24).

* *

Dieu vous fasse la grâce de mériter de chanter un jour, avec la Reine du ciel, le cantique des pauvres en esprit, des humbles, le *Magnificat !* Mon âme glorifie le Seigneur. Il a confondu les orgueilleux. Il a élevé les petits. Il a comblé de biens les affamés et, les riches, il les a renvoyés, les mains vides. *Amen.*

CAREME

IV

4e Dimanche de Carême

L'INSTITUTION DE L'ÉGLISE

Mes frères,

Par ses paroles et par ses actes, Jésus avait préparé une Eglise visible et hiérarchique. Par ses promesses à Pierre d'abord, à tous les apôtres ensuite il l'avait annoncée. Par l'investiture qu'il leur donne avant de quitter la terre, il l'institue officiellement.

C'est ce dernier point qu'il reste à démontrer pour qu'il apparaisse bien clair aux yeux de notre foi que N.-S. est vraiment le fondateur de ce que nous appelons aujourd'hui l'Eglise, c'est-à-dire de cette société visible et hiérarchique composée d'une Eglise enseignante représentée par le Pape et les évêques et d'une Eglise enseignée représentée par les fidèles.

On pourrait choisir dans les Evangiles nombre de paroles, de traits, de remarques qui plus ou moins directement, à leur façon, mettraient en lumière l'origine divine de l'Eglise : celui par exemple de l'apparition du Christ à S. Pierre près de la mer de Tibériade quand il demande de faire paître et ses agneaux et ses brebis (Jo., XXI, 15, 25).

Pourtant il est une journée qu'on peut nommer celle de la proclamation officielle de la constitution de l'Eglise. Elle se place aux dernières heures de Jésus sur cette terre, quelque temps avant son Ascension.

Tout est prêt désormais ; il a mis au point les éléments essentiels de son œuvre, non par tâtonnements mais par sagesse d'organisateur ; il pouvait quitter ce monde et remonter vers son Père sans nouvelle déclaration, puisque tout est en place. Il veut néanmoins ménager une sorte d'inauguration officielle de son

Eglise. Et voici comment S. Matthieu la raconte à la fin de son Evangile :

« Les onze disciples — Judas n'était pas encore remplacé — s'en allèrent sur la montagne que Jésus leur avait désignée. Et en le voyant ils l'adorèrent, eux qui avaient douté. Et Jésus s'étant approché leur dit : Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. Allez donc, enseignez en maîtres toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; leur apprenant à garder tout ce que je vous ai enseigné : et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde » (Mat., XXVIII, 16-20).

Tout y est de ce qu'il fallait dire : d'abord ses titres à parler et à agir ; — ensuite l'ordre de mission qu'il donne aux onze ; — enfin le caractère durable de cette mission.

I. — *Les titres du Fondateur* ·

N.-S. tient d'abord à rappeler d'un mot, qu'il n'usurpe pas, qu'il est dans la légalité, qu'il agit en vertu de pleins pouvoirs dont il est dépositaire : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre. »

Je dis qu'il le rappelle. Car cela il l'avait déjà affirmé en plusieurs circonstances, en termes presque équivalents (Mat., IX, 6). Il avait dit un jour en particulier : « Toutes choses m'ont été données par mon Père. »

Et en effet ce Jésus qui parle a tout pouvoir au ciel et sur la terre. Il est le Fils de Dieu, égal à son Père en puissance, de qui toute chose relève ; il est le Sauveur dont les mérites ont sauvé le monde, qui l'a conquis de son sang. Cette fois, il lui suffit d'affirmer, sans ajouter qu'il va fournir un miracle en témoignage de ses paroles, comme lors de la guérison du paralytique : afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés... (Mat., VIII, 6). Il lui suffit d'affirmer, parce qu'il a derrière lui, tout près, sa résurrection et ses apparitions multiples à ses apôtres ; désormais on ne peut plus douter, et comme le note l'Evangile : « en le voyant, ceux qui avaient douté », l'adorèrent (Mat., XXVIII, 17).

Et ce n'est pas *en vain* que cette fois il spécifie que sa toute-puissance s'étend au ciel et sur la terre. Du ciel, il va prendre possession effectivement dans quelques heures par son Ascension glorieuse. De la terre, il va prendre possession — graduellement, avec des pertes, après des gains, dans la suite des temps qui vont se dérouler jusqu'à la consommation des siècles, comme il dira tout-à-l'heure, — de la terre il va prendre possession justement par procuration, par eux, ses apôtres, par son Eglise.

II. — *L'ordre de mission des apôtres*

Car ce sont eux son Eglise, ce sont eux qu'il a convoqués à cette date et sur cette colline, ce sont eux qu'il investit du triple pouvoir d'enseigner, de sanctifier, de gouverner.

De ces apôtres, il fait bien dans son Eglise l'organe de l'enseignement de l'univers : « Allez donc, enseignez en maîtres toutes les nations. » Pendant leurs années d'apprentissage ou de noviciat, ils ne devaient pas franchir les frontières de leur pays, de la Galilée, de la Judée, de la Samarie. Cette fois, dans ces paroles de l'institution solennelle de l'Eglise, il répète le commandement déja donné d'étendre leur évangélisation à l'univers tout entier : « Lorsque le Saint-Esprit descendra sur vous, vous serez revêtus de la force et vous me rendrez témoignage à Jérusalem, dans toute la Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre » (Actes, I, 8).

De ces apôtres, il fait bien dans son Eglise l'organe de la sanctification des âmes : « *Les baptisant* au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit », en leur nom, c'est-à-dire par leur vertu divine. Ainsi par le baptême, voie d'accès à l'effusion de Dieu dans l'humanité, et au bercail de l'Eglise, ils engendreront les hommes à une vie nouvelle, ils feront d'eux les enfants adoptifs de Dieu, ils les rendront héritiers du ciel. Et parce que l'on est de l'Eglise par le baptême, ce sont donc eux qui y donnent entrée.

De ces apôtres, il fait bien dans son Eglise l'organe du gouvernement : « leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit ». Tout ce que je vous ai prescrit, tout, soit dans l'ordre de la foi, soit dans l'ordre de la morale, tout ce qui est nécessaire pour maintenir, prolonger, développer la grâce du baptême. A eux donc de se prononcer sur ce qu'il faut croire et sur ce qu'il faut pratiquer.

Ne croyez-vous pas que des gens qui sont ainsi nommés dans une société les détenteurs et dispensateurs de la vérité, de la vie, de la direction, ne croyez-vous pas qu'ils ont reçu les leviers de commande et qu'ils constituent une hiérarchie...?

III. — *La pérennité de la hiérarchie*

Mais ces douze, devenus momentanément les onze, ces douze à qui il confère aujourd'hui ses pouvoirs, dont il fait les chefs de son Eglise, qui sont sa hiérarchie, ces douze mourront un jour. Après leur mort, quand le nom de leur Maître aura été prêché jusqu'aux extrémités de la terre, quand Dieu sera désormais adoré en esprit et en vérité, tout cet organisme d'enseignement, de sanctification n'aura peut-être plus sa raison d'être ? La hiérarchie n'aura qu'à disparaître, comme on fait disparaître l'échafaudage une fois la maison bâtie.

Eh bien non ! Le gage de pérennité que N.-S. donne, en finissant, à son Eglise, marque bien sa volonté et sa décision qu'elle ait toujours ce caractère visible et hiérarchique qu'il vient de lui donner officiellement. Il déclare : « Voici que je suis avec vous, *tous les jours*, jusqu'à la fin du monde. »

Pour que cette promesse se réalise, il faut bien que N.-S. ne s'adresse pas seulement aux seuls apôtres qui sont là présents, qu'à travers eux il parle pour ceux qui leur succéderont, qu'il envisage non pas les personnes mais les fonctions, les cadres, la hiérarchie..., fonctions, cadres, hiérarchie qui demeurent sous la succession des personnes qui les remplissent.

Ainsi cette dernière parole de la déclaration du Christ met dans un relief encore plus poussé ce caractère hiérarchique qu'il entend donner à son Eglise : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

Car cette présence indéfectible dont il parle ici, ce n'est pas sa présence dans l'Eucharistie, ni sa présence dans les âmes par la grâce, ni sa présence dans le monde par le souvenir de son Evangile. Il s'agit d'une assistance spéciale perpétuelle accordée à ceux qui enseignent, qui baptisent, qui gouvernent. Sa perpétuité suppose la perpétuité de la hiérarchie.

* *

Devant de telles évidences, devant ces préparations, ces promesses, cette institution d'organes de gouvernement à la tête de ses disciples, devant ces paroles et d'autres de N.-S. vous pouvez vous demander comment des hommes instruits, — car il en fut parmi les protestants, les rationalistes, les modernistes, — comment des hommes instruits en sont venus à prétendre que N.-S. n'ait jamais songé à instituer une Eglise hiérarchisée et qu'une telle Eglise hiérarchisée est une institution purement humaine ?

N'oublions pas qu'il n'est pas facile à l'homme d'aller à la vérité de toute son âme. De multiples passions, chez les uns l'ambition, chez d'autres l'indépendance, pour ceux-ci la haine, pour ceux-là les sens, parfois l'orgueil, d'autres fois l'esprit de contradiction, obscurcissent le regard ou déforment la vision des choses. Pour l'homme, la vérité, comme toutes les grandeurs est une conquête et une victoire.

Mais le prestige scientifique de tel ou tel ou le style magique d'un autre, si grands soient-ils, ne peuvent prévaloir contre l'évidence des faits : les faits mettent en pleine lumière que le Christ a préparé, annoncé, institué l'Eglise visible et hiérarchique d'aujourd'hui.

V

Dimanche de la Passion

L'ÉGLISE EN MARCHE

Mes frères,

Vous vous rappelez la fable de La Fontaine : l'agneau se défend des accusations du méchant loup par cet argument de bon sens : « comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ? » Cet agneau raisonne comme un philosophe : pour agir il faut être.

Si l'on agit, si l'on se montre, si l'on va de l'avant c'est bien le signe qu'on existe.

A ce compte, il y a une contre-épreuve facile de l'origine divine de l'Eglise.

Si dès l'Ascension de N.-S., sans solution de continuité, l'histoire nous met en face d'une société de chrétiens qui se distingue nettement des assemblées juives et des associations païennes et dans laquelle des hommes, toujours les mêmes, tiennent les leviers de commande, il faut bien reconnaître que dès ses débuts l'Eglise est une société visible et hiérarchique, que ces caractères ne sont pas la création postérieure des hommes, qu'ils lui viennent de son fondateur même, Jésus-Christ.

Or, les *Actes des Apôtres,* qui nous racontent l'histoire des débuts de la communauté chrétienne, nous montrent bien en elle une Eglise visible et hiérarchique.

I. — *Une Eglise visible*

Le jour même de la résurrection du Christ, avant la grande journée de l'inauguration officielle de l'Eglise, mais quand pourtant elle est déjà constituée de fait par tout ce que N.-S. a déjà dit et fait de son vivant, nous trouvons les apôtres et les disciples assemblés au cénacle, où tout-à-l'heure leur Maître va leur apparaître pour la première fois. Ils forment groupe, et un groupe à part, distinct, indépendant des juifs. C'est si vrai, que l'historien de cette réunion, S. Jean, note qu'ils ont fermé les portes par crainte des juifs.

Le soir de l'Ascension, ils descendent à Jérusalem et se réunissent à nouveau dans le cénacle. Il y a les apôtres que S. Luc énumère — signe, soit dit en passant, qu'ils forment dans cette assemblée le groupe des personnages officiels. Mais avec eux il y a aussi la communauté chrétienne primitive, uniquement formée de ceux qui croient au Christ et à part des juifs déicides : la Mère de Jésus, quelques femmes, des disciples, environ cent-vingt personnes avec les apôtres.

Et à dater de la Pentecôte, dès l'heure que ses disciples s'affichent au grand jour, maintenant qu'ils se recrutent non plus par unité mais par milliers, on peut suivre les signes extérieurs qui dès les premières années et dès les premiers jours, les classent, les mettent à part, en une société bien visible et bien reconnaissable.

Pour faire partie de cette société, il faut passer par un rite spécial et nouveau : le baptême. Ceux qui se convertissent du judaïsme seront encore autorisés temporairement à garder la pratique de la circoncision. Mais ils devront ensuite recevoir le baptême, et — signe que la circoncision n'était qu'une concession passagère pour ménager la transition — ceux qui viennent du paganisme sont affiliés à l'Eglise et reçoivent le baptême sans passer par le judaïsme.

On reconnaît encore ceux qui appartiennent à cette société qui vient de s'affirmer, à un culte particulier dont il n'était question ni dans les synagogues ni dans les temples païens : la communion. On l'appelle alors *la fraction du pain,* car c'est N.-S. qui l'a instituée et ceci en rompant morceaux par morceaux le pain consacré qu'il donna à ses apôtres. Et pour qu'on ne s'y trompe pas, pour qu'on ne confonde pas juifs et chrétiens, pour que ces derniers apparaissent bien comme une société à part, tant que cette société n'a pas de lieux de culte à elle, ce n'est pas dans les synagogues mais au domicile particulier des chrétiens en vue que se célèbrent les mystères eucharistiques.

Enfin — bornons-nous à ce troisième signe — il règne entre ces disciples du Christ un esprit absolument nouveau qui se manifeste extérieurement, au moins à Jérusalem, jusqu'à l'abandon de toute propriété au profit de la communauté. Une pareille charité fraternelle était chose tellement insolite que tous en étaient frappés. On ne pouvait s'empêcher d'en faire la réflexion : Voyez comme ils s'aiment !

Pour dénier à la primitive Eglise toute utilité sociale et visible, pour la confondre avec les synagogues juives ou les associations païennes, pour en faire un simple état d'esprit, il faut n'avoir jamais lu les Actes ou bien fermer les yeux à l'évidence.

II. — *Une Eglise hiérarchique*

Ce qui accuse davantage encore le caractère visible de la jeune société chrétienne, c'est l'existence, dès les débuts, de cette hiérarchie que beaucoup ont voulu lui dénier pour faire de l'Eglise non plus une religion d'autorité, mais une simple religion de l'esprit.

Le matin de la Pentecôte, au bruit de cette sorte de cyclone qui accompagne la descente du St-Esprit, quand les juifs de toutes les parties du monde présents aux solennités des semaines ou de la moisson : Asiatiques, Européens de Rome et de la Crête, Africains de Lybie se portent vers le Cénacle et s'étonnent, en réflexions assez saugrenues, d'entendre parler chacun leur idiome, qui donc se lève au milieu de cette assemblée des 120 pour expliquer à cette foule ce qui se passe ? Saint Pierre entouré de ses collègues à qui, dix jours auparavant, N.-S. a dit : « Allez, enseignez en maîtres les nations » ? Alors Pierre, se présentant avec

les onze, élève la voix, écrivent les Actes (II, 14). Et c'est cette prédication de Pierre et celle des onze, portée sous tous les cieux, qui va permettre à S. Paul d'écrire, reprenant la parole de David, quelques années seulement plus tard : « Leur voix est allée par toute la terre et leur parole jusqu'aux extrémités du monde » (Ps. XIX, 5 ; Rom., X, 18).

Les apôtres ont bien été tout de suite l'organe d'enseignement dans l'Eglise.

Quand les foules se convertissent ou des personnalités en vue, comme le ministre de la reine d'Ethiopie, ces catéchumènes demandent comme ce dernier : « Voici de l'eau, qu'est-ce qui empêche que je ne sois baptisé » ? Et les apôtres, ou les diacres administrent le baptême. Ils administrent le baptême pour régénérer les âmes et ils imposent les mains pour que la descente du Saint-Esprit les confirme dans la foi et dans la pratique.

Les apôtres ont bien été tout de suite l'organe de la sanctification dans l'Eglise.

Quand les apôtres sont dans le Cénacle dans l'attente de l'Esprit promis, S. Pierre se lève au milieu des frères afin de pourvoir à la succession de Judas le traître (Actes, I, 15-26). Quand le nombre des convertis menace d'enlever aux apôtres le temps nécessaire à leur ministère et à la prière, ils décident la création des diacres. Quand le problème se pose de savoir si les païens, pour devenir chrétiens, doivent préalablement passer par les pratiques mosaïques, les apôtres concluent à leur entrée immédiate dans l'Eglise par le baptême sans qu'ils soient soumis à la circoncision.

Les apôtres ont donc bien été tout de suite dans l'Eglise l'organe du gouvernement.

Ainsi dès le commencement, dès la Pentecôte, dès même l'Ascension de N.-S., Pierre et ses collègues ont si bien compris les ordres de leur Maître que ces timides, restés désemparés depuis la Passion, se révélaient tout de suite des chefs.

* *

Ainsi les tout premiers documents de l'histoire de l'Eglise, qui la prennent à ses débuts, au moment même du départ de N.-S., nous montrent en elle une société visible et hiérarchique, si visible qu'on mène contre elle la persécution, si hiérarchique que cette histoire se nomme les Actes des Apôtres, c'est-à-dire les faits et gestes des apôtres, de la hiérarchie.

Entre N.-S. et son Eglise, pas de solution de continuité, pas de place pour une religion de l'esprit sans rites ni chefs, pas de période « précatholique » comme disent certains, ce qui eut été inévitable si l'Eglise visible et hiérarchique d'aujourd'hui avait été l'œuvre non de N.-S. mais des hommes. Car on n'imagine pas que, du jour au lendemain, les Apôtres ou leurs successeurs aient pu créer pareil organisme.

Evidemment, dans la suite des temps, en raison de son extension, par suite des problèmes plus nombreux qui se poseront, l'Eglise devra créer de nouveaux organismes. Mais, dès le début, son appareil hiérarchique essentiel existe : le pouvoir des apôtres et la primauté de Pierre. On prouve le mouvement en marchant : l'Eglise véritable s'affirme par son existence et son activité dès sa fondation.

A L'ECOLE DES SAINTS

Saint Grégoire le Grand

(12 mars)

Mes frères,

Longue est la liste des saints Grégoire au calendrier de l'Eglise.

Il y a ceux célèbres de l'Eglise d'Orient : S. Grégoire le thaumaturge ; S. Grégoire de Nysse ; S. Grégoire de Nazianze... Il y a notre S. Grégoire de Tours, cher aux historiens... Il y a les SS. Grégoire qui ont illustré le Siège pontifical : Grégoire II, Grégoire III, Grégoire VII, Grégoire X et d'abord le premier du nom, dit Grégoire le Grand, celui que nous fêtons en ce 12 mars, au jour anniversaire de sa mort.

Dans les vies des Saints, il est ainsi annoncé : Saint Grégoire le Grand, Pape, Confesseur et Docteur de l'Eglise.

Et tels sont bien ses trois grands titres à notre vénération.

Et, nous le verrons, chacun offre des leçons bien actuelles, après treize siècles écoulés, à notre imitation, à cette imitation qui est la forme vraiment sanctifiante du culte des saints.

I. — *Le Pape*

Grégoire naquit à Rome en 540, il était de la noble famille patricienne des Anicii, dit-on. Son père Gordianus était sénateur.

Par tradition familiale, il entra donc dans la carrière administrative, s'y fit remarquer par sa valeur, devint Prêteur, ou, comme nous disons maintenant, Préfet de Rome.

Mais bientôt, à l'appel de Dieu, il quittait tout : situation, fortune, famille. Avec la vente de ses biens il fondait sept monastères : six en Sicile, un à Rome. Lui-même prenait l'habit bénédictin de ce dernier, celui de Saint-André sur le mont Cœlius, où s'élève aujourd'hui le couvent des Passionistes.

C'était en 577. Dès l'année suivante, le pape Benoit I en faisait son nonce à Constantinople près de l'empereur Tibère. Il devait y remplir ces hautes fonctions pendant sept années.

Il avait rejoint son monastère du Mont Cœlius depuis 585, quand, à la mort du pape Pélage II en 590, le choix unanime l'appela à lui succéder. Il avait 50 ans. Pendant quatorze années, de 590 à 604, il allait présider aux destinées de l'Eglise.

Deux grands événements marquèrent son Pontificat : le retour des derniers royaumes ariens dans le giron de l'Eglise et la conversion de l'Angleterre à la foi catholique.

Dès son triomphe avec Constantin l'Eglise avait couru un immense danger. Un hérésiarque, que S. Epiphane appelle un *vrai serpent*, Arius, rejetait la divinité de N.-S. et ramenait ainsi notre foi chrétienne à un simple déisme très accommodant à la raison humaine. Pour lui, le Christ n'était plus le Fils de Dieu, mais seulement le plus grand des sages et le plus grand des saints. Depuis deux siècles des contrées entières étaient devenues et restées ariennes. Au temps de S. Grégoire, l'arianisme tenait encore deux forts bastions, la Lombardie et l'Espagne. Grâce au soutien qu'il donna aux éléments catholiques, à la reine Théodelinde en Lombardie, au roi Récarède en Espagne, Grégoire le Grand eut la consolation de voir ces royaumes revenir à la foi.

Mais le fait notoire de son pontificat, ce fut la conversion de l'Angleterre.

Retour de sa nonciature de Constantinople, il avait été ému par la présence de quelques jeunes Anglo-Saxons sur le marché des esclaves : « Ce ne sont pas des Anglais, mais des anges, aurait-il remarqué, jouant sur les mots : *non sunt Angli sed angeli*. » En tout cas, il eut comme l'obsession de leur conversion à la foi.

Aussi, devenu pape, manda-t-il en Angleterre une mission de quarante de ses moines du Cœlius sous la conduite de leur prieur S. Augustin. Car il avait pour principe d'envoyer « au sein des barbares à convertir, au lieu de quelques moines isolés tout un monastère, qui, dès la première heure ferait briller aux yeux des païens le spectacle de la vie chrétienne ». Et malgré l'hostilité des Bretons, S. Augustin et ses moines réussirent à organiser l'Eglise en Angleterre.

II. — *Le Confesseur*

A celui de Pape, le martyrologe ajoute au nom de S. Grégoire le titre de *confesseur*.

Ce titre, qui est celui de tant de saints, ne dit plus grand'chose à nos contemporains, parce qu'il a reçu de l'usage un autre sens plus courant. Un confesseur, aujourd'hui, dans notre langue, c'est le prêtre qui reçoit l'aveu de nos fautes et nous donne l'absolution. Pour revenir à sa signification originelle et liturgique, qui est celle de *témoin du Christ*, il n'est que de nous rappeler la parole de Notre-Seigneur que nous rapporte l'évangéliste S. Luc : « Quiconque m'aura *confessé* devant les hommes, le Fils de l'homme le *confessera* aussi devant les anges de Dieu » (XII, 8).

Témoin du Christ, S. Grégoire le fut par toutes les vertus qui règlent nos devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes.

Le signe le plus connu de sa religion envers Dieu nous est attesté par le langage courant. Nous parlons du chant *grégorien*, de ce chant de l'Eglise partout restauré aujourd'hui. Et il est historiquement vrai que S. Grégoire joua un rôle capital dans l'introduction et la diffusion de la cantilène romaine. Il eut donc le grand souci du culte de Dieu, « de faire prier sur de la beauté » selon le mot si souvent cité de Pie X, le restaurateur à notre époque des mélodies grégoriennes. Et ce n'est pas seulement sur le chant que portèrent les initiatives et les réformes de notre grand et saint Pontife. C'est la liturgie tout entière, c'est-à-dire le culte public et officiel : ordinaire de la messe, propre du temps et propre des saints, prières du Pontifical, qui portent sa marque.

Envers le prochain, il fut l'homme de la justice et de la charité.

Trop facilement les « sociaux » d'aujourd'hui se croient des novateurs. Avant eux, il n'y aurait eu que charité. Nous voyons un Grégoire le Grand soucieux des questions sociales de son temps : poussant à transformer les esclaves en colons, et protégeant ses ressortissants de l'exploitation des petits par les grands. Mais il savait aussi que la charité devait combler les lacunes de la justice, et voici que grâce à sa bonne gestion du patrimoine de St-Pierre, surgissent autour des principales églises de Rome, des orphelinats, des hôpitaux, des maisons d'accueil.

Pour lui-même, avant tout, il est un humble. Il a bien l'esprit de son Père S. Benoit, dont on dit que « toute sa méthode ascétique peut se résumer... dans la pratique de l'humilité » (Dom Belorgey, *L'humilité bénédictine*, p. 26). A son élection comme pape, il se déguise, s'enfuit, se terre dans une caverne pour se soustraire à cet honneur et à cette charge. Pour qu'il cède, il faudra qu'une colonne de feu trahisse sa retraite et authentique la volonté de Dieu. Et, successeur de S. Pierre, c'est lui qui introduira l'usage, conservé depuis jusqu'à nos jours, de cette signature papale, *servus servorum Dei*, « serviteur des serviteurs de Dieu ».

III. — *Le Docteur*

Mais le plus haut des titres que porte saint Grégoire Ier, c'est celui de *Docteur*. Il ne le porte pas seulement comme d'autres saints, illuminés de la science des choses de Dieu : un S. Thomas d'Aquin, un S. Bernard, un S. Bonaventure. Il le porte à un titre à part, comme l'un des quatre grands Docteurs de l'Eglise latine.

Le prêtre a souvent l'occasion, en récitant son bréviaire, de relire l'un ou l'autre morceau choisi de ses œuvres. Il aime son style clair, sa pensée originale, son souffle puissant. La parole qu'il nous adresse dans ses instructions du dimanche est souvent l'écho d'une de ces pages de S. Grégoire, goûtée et méditée dans la lecture de ce bréviaire quotidien.

A cause de son ministère surchargé d'aujourd'hui, les loisirs ne lui sont pas toujours laissés de relire, comme il le voudrait, un autre ouvrage de S. Grégoire, spécialement écrit à son usage. Je veux parler de son *Pastoral*, qui, comme son nom l'indique, est entièrement consacré aux prêtres, pasteurs des âmes. Avec clarté et méthode, S. Grégoire y expose successivement : les signes de la vocation sacerdotale, les vertus du prêtre, la direction à donner aux âmes, la vie intérieure qui doit être le foyer de son ministère et de son apostolat. Mais, par tradition, ces enseignements de S. Grégoire forment la substance des livres de formation sacerdotale que pratique le prêtre d'aujourd'hui. Aussi, même si les fidèles, en dehors des savants, et, si peu de prêtres, en dehors des professionnels, lisent encore aujourd'hui les œuvres de S. Grégoire, pourtant il est bien vrai que tous nous bénéficions et que vous-mêmes vous bénéficiez, par l'entremise de notre ministère, de ses leçons insérées çà et là dans notre bréviaire et de sa doctrine transmise de siècle en siècle dans les lectures et les méditations sacerdotales dont nous vivons.

Ainsi, relayée de siècle en siècle par le Pape, les Docteurs, les Maîtres de la parole de Dieu, qui sont comme autant de postes, plus proches de nous, de la bonne nouvelle, de l'Evangile, c'est toujours la voix du grand Docteur S. Grégoire qui nous arrive, commentant les évangiles ou nous rappelant nos devoirs. Il est un de ces phares, « *vos estis lux mundi* » comme reprend la messe des Docteurs, qui balisent la marche de l'humanité vers sa destinée éternelle. Sans nous en rendre compte, c'est à sa lumière, reflet de celle de l'Evangile, que nous marchons d'un pied sûr dans le plein jour de la vérité.

* *

Au terme de ces réflexions j'ai l'impression de ne vous avoir donné du pontificat de S. Grégoire qu'une large vue d'ensemble. Plus on l'étudie, plus on a le sentiment qu'il est vraiment le bien-nommé : S. Grégoire le Grand.

Du moins, ce panorama est bien de nature à nous suggérer quelques conclusions pratiques.

Le Pape nous rappelle que la grande préoccupation de l'Eglise, aujourd'hui comme au VIe siècle, est de

réaliser le vœu de Notre-Seigneur qu'il n'y ait qu'un seul troupeau et un seul pasteur. De là le zèle des Souverains Pontifes de notre temps pour l'unité de l'Eglise et les missions étrangères. Et un chrétien, fils de l'Eglise, animé du souffle de l'Action Catholique, ne peut rester étranger à ce souci dominant de sa Mère ne serait-ce qu'en faisant « briller aux yeux des païens — et nous savons que nous en côtoyons — le spectacle de la vie chrétienne, comme voulait S. Grégoire.

Le Confesseur, c'est-à-dire le témoin du Christ, nous rappelle que cette vie chrétienne est culte envers Dieu, justice et charité envers le prochain, humilité de cœur : toutes choses qui sont bien de notre temps aussi, puisque nous assistons à un renouveau de la liturgie, du chant, des cérémonies, que nous sommes engagés en pleine évolution sociale, que la spiritualité de l'enfance évangélique, spiritualité d'humilité, est remise en honneur par la dévotion à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.

Le Docteur nous rappelle, dans la confusion des doctrines du jour, philosophie du désespoir et matérialisme de la technique, qu'il n'y a de salut pour l'individu et la société que dans l'approfondissement et la mise en pratique du message évangélique apporté au monde par Notre-Seigneur comme ne cessent de le répéter non seulement les Souverains Pontifes, mais encore tous les grands penseurs et conducteurs de peuples.

Rien de nouveau sous le soleil : il faut en revenir au Christ en dehors de qui il n'est point de salut.

BREVES CONFERENCES SUR L'HISTOIRE DE L'EGLISE

LVII

LES SUCCESSEURS DE THÉODOSE

De Constantin à Théodose, malgré des déchirements et des luttes presque sans trêve, l'Eglise n'avait cessé de s'affermir dans son dogme, dans son culte et dans sa discipline. Au milieu de l'empire, qui se désagrégeait sous les flots des barbares menaçants, elle allait rester la seule puissance debout. Malheureusement, sous des influences diverses, les dissentiments entre l'orient et l'occident s'accentueront. Les princes orientaux, habitués à s'ingérer dans les affaires religieuses de l'Eglise, appuieront plus d'une fois les partis dissidents. De là, de nouvelles perturbations intérieures qui aboutiront à une douloureuse scission.

* *

Etat de l'empire en 395, à la mort de Théodose. Théodose, avant de mourir, avait divisé l'empire entre ses deux jeunes fils : Arcadius et Honorius. Ce partage fut pour les deux nouveaux empires le point de départ d'une décadence rapide et définitive. Arcadius qui achevait à peine sa 18e année, régna sur l'Orient de 395 à 408 avec Rufin pour principal ministre. Son frère, Honorius qui n'avait pas même 11 ans, régna sur l'Occident de 395 à 423 sous la tutelle du général Stilicon. Cette fois, la division du monde romain est définitive. La mort de Théodose a rompu pour toujours le lien qui rattachait toutes les provinces à un pouvoir central. Les deux empires : latin et grec, demeureront distincts jusqu'à ce qu'ils succombent ; l'un en 476 avec Odoacre, l'autre en 1453 avec Mahomet II, sous les coups de la barbarie et de l'islamisme.

* *

I. — *En Orient.* — Arcadius, caractère faible, fut dominé pendant tout son règne par ses ministres : Rufin, l'eunuque Eutrope, autrefois esclave, Gaïnas, général goth et, surtout, par l'impératrice Eudoxie qui lui arracha deux édits d'exil contre S. Jean Chrysostome, évêque de Constantinople. Il mourut en 408 à l'âge de 31 ans, laissant quatre enfants : un fils qui lui succéda sous le nom de Théodose II et trois filles, parmi lesquelles sainte Pulchérie, âgée de neuf ans seulement et l'aînée de toute la famille, et dont la fête est célébrée le 10 septembre. Elle devait contribuer à la convocation des conciles d'Ephèse (431) et de Chalcédoine (451), et mériter les titres de « gardienne de la foi », « destructrice de l'hérésie » et de « seconde Hélène ».

Théodose II (408-450), très pieux, et ses trois sœurs : Pulchérie, Arcadie et Marine, rivalisant de ferveur, donnèrent l'exemple des plus belles vertus. Mais Théodose II était peu fait pour gouverner ; il eut été le meilleur sujet de l'empire, il ne fut qu'un médiocre souverain.

Marcien (450-457). Pulchérie, sœur aînée de Théodose, fort intelligente et d'un caractère viril, songea à se marier pour mieux servir l'Etat. Elle épousa le sexagénaire Marcien, homme d'une foi et d'une vertu éprouvées, général et sénateur. Mais trois ans après elle mourait sans postérité. La dynastie théodosienne perdait en elle son dernier représentant sur la terre d'Orient. Pourtant cet empire échappa aux rudes assauts des barbares et réussit à garder ses frontières jusqu'au milieu du VIIe siècle. Mais, au point de vue religieux, il resta la terre d'élection de l'hérésie et du schisme. L'Eglise aux conciles : d'Ephèse (431), proclama le dogme de la Maternité divine de la Sainte Vierge contre Nestorius, et de Chalcédoine (451) enseigna contre Eutychès qu'en N.-S. Jésus-Christ il y a une seule personne et deux natures : divine et humaine L'Eglise précisait ainsi le dogme, mais les querelles incessantes provoquées par les moines ou les évêques orientaux préparaient la voie au Schisme. Celui-ci, commencé sous Photius, patriarche de Constantinople, sera définitif sous un de ses successeurs Michel Cérulaire, en 1054.

La réconciliation ne put se faire. Seuls, les Maronites du Liban et différents groupes d'Arméniens et de Syriens sont restés fidèles à l'autorité des Souverains Pontifes, successeurs de Pierre. Les peuples slaves : Russie et Balkans, le peuple grec sont restés dans le schisme. Les papes, surtout Pie XI et, aujourd'hui Pie XII, n'ont jamais cessé d'espérer le retour des Eglises séparées, « afin qu'il n'y ait plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur ». D'où, chaque année, l'octave de prières pour l'union des Eglises du 18 au 25 janvier : Chaire de S. Pierre à Rome et Conversion de S. Paul.

* *

II. — *En Occident.* Le second fils de Théodose, Honorius, né à Constantinople en 384, monte sur le trône et règne de 395 à 423. Comme son frère Arcadius et ses neveux Théodose II et Valentinien III, il avait, lui aussi, les qualités de l'homme privé, non celles d'un homme d'Etat. Toutes proportions gardées,